

Gabriel Matzneff

**Mes amours  
décomposés**

Journal 1983-1984

**L'INFINI**

*nrf*

GALLIMARD











*Pour Marie-Elisabeth F.,  
à qui je demande tendrement pardon  
de mon inconséquence.*





## PRÉFACE

C'est en 1975 que j'ai décidé de publier mes *Carnets noirs*, afin de délivrer mes héritiers de la tentation de les caviarder ou de les détruire. Si Dieu m'en donne le loisir, mon journal intime sera intégralement publié de mon vivant. Je désire ne laisser aucun posthume.

Quatre tomes ont déjà paru : *Cette camisole de flammes* (1953-1962), *L'Archange aux pieds fourchus* (1963-1964), *Vénus et Junon* (1965-1969), *Un galop d'enfer* (1977-1979). Voici le cinquième, qui recouvre les années 1983 et 1984 : *Mes amours décomposés*.

Je suis capable de constance : j'ai été très longtemps fidèle à Francesca, qui avait quinze ans quand je suis devenu son amant en 1973, et à Vanessa qui en avait quatorze lorsqu'en 1986 je suis devenu le sien. Toutefois, entre Francesca et Vanessa, j'ai vécu dix années d'une vie dissolue, donjuanesque. *Mes amours décomposés*, c'est le journal intime de ce qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle on appelait un mauvais sujet.

G.M.



Celui qui, sans méfiance, savoure cette  
douceur funeste, avale sa mort avec son  
délice.

SAINT IGNACE D'ANTIOCHE,  
*Epître aux Tralliens, VI, 2*

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine  
Qui vous mangera de baisers,  
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine  
De mes amours décomposés !

BAUDELAIRE,  
*Les Fleurs du Mal*



1983



1<sup>er</sup> janvier 1983. 3 h 45 du matin. A minuit, j'étais au lit, je faisais l'amour avec Marie-Elisabeth et Pascale, tandis que de la ville montait une rumeur d'explosions, sans doute les pétards de la Saint-Sylvestre, mais peut-être des bombes, puisque, depuis août dernier, plus de sept cents attentats « terroristes » ont eu lieu en Corse.

Durant la soirée, tendre et gourmande (notre cabri rôti !), j'ai beaucoup pensé à Elisabeth, à notre réveillon tête à tête de l'an passé. Cela a assombri mon humeur, car j'ai honte de mon comportement cruel, barbare avec cette fille qui m'aime extrêmement et que je rends si malheureuse. Où aura-t-elle réveillé, hier soir ?

Si elle apprend que Marie-Elisabeth et Pascale m'ont accompagné dans ce voyage à Ajaccio — Ajaccio, *sa* ville où nous avons été si heureux à Pâques ! — elle va en être affreusement blessée, meurtrie, humiliée. Je ne lui ai pas encore écrit. Pourtant, je pense à elle chaque jour.

Je pense aussi à Agnès, que j'ai appelée hier et qui avait déjà reçu ma seconde lettre, postée la veille ; à Hadda et à Manon, à Brigitte, à toutes celles qui m'attendent, et qui me font une vie tiraillée, mensongère. Mais c'est Elisabeth qui me tourmente le plus.

9 heures du matin. Appel de Pierre Rossi. « Pace et Salute ! » Il me dit que l'affaire du Coral reproduit avec

exactitude le trio du XVIII<sup>e</sup> siècle : le Roi (ou le Régent), le chef de la police (d'Argenson ou un autre) et les « pervers », les roués.

— Cette cabale policière pour vous abattre est ignoble, mais c'est une tradition très française.

Cette nuit, après avoir fait l'amour avec Marie-Elisabeth et Pascale, je me suis réveillé vers 3 heures et ai repris *Les Affinités électives*. Mon jugement de la veille était bien léger. Ce n'est nullement ennuyeux, mais au contraire captivant, et d'une intelligence implacable. Goethe est présent à chaque page de ce roman autobiographique. On l'y voit vivre, réagir, observer.

« Pas de héros pour son valet de chambre, dit-on. C'est uniquement parce que le héros peut, seul, reconnaître le héros. Le valet de chambre, lui, saura vraisemblablement apprécier ses semblables » (Goethe, *Les Affinités électives*).

Dimanche 2 janvier 1983. Cette nuit, ai rêvé que l'on m'annonçait (mon frère André, je crois) la mort de papa durant un de mes voyages. J'étais peiné d'avoir été absent, agacé qu'on n'eût pas pris le soin de me prévenir.

Papa est mort il y aura vingt ans en février.

Emotion. Ce matin, l'infirmière devait me faire la dernière des douze piqûres prescrites par François Jarricot. Or, il restait deux ampoules. Cela signifie qu'un jour elle s'est trompée et m'a inoculé autre chose. C'est comme ça qu'on meurt soudainement, à un âge où l'on croit avoir encore trente années devant soi. Etre prêt à affronter la camarde. Achever d'écrire *La Diététique*; dactylographier mon journal intime inédit.

Marie-Elisabeth me conseille d'acheter une machine à écrire silencieuse, pour pouvoir taper la nuit ou très tôt le matin sans réveiller mes entours. Le seul endroit où j'ai pu taper à la machine à 2 heures du matin sans gêner personne, c'est dans mon appartement de Manille, l'hiver 80-81.



André Fontaine doit m'imaginer aveugle, et naïf. Je ne suis ni l'un ni l'autre, et j'ai une conscience aiguë du rôle qu'il a joué dans la suppression de ma chronique hebdomadaire au *Monde*. Il a laissé à André Laurens la honte de cet acte infâme, mais c'est lui qui tirait les ficelles.

Au reste, je m'en fous. J'étais las de ma chronique et, depuis des mois, exprimais cette lassitude dans le privé (mes petites amoureuses peuvent en témoigner). Ce que j'ai écrit dans mon texte d'adieu était « élégant », mais aussi plus proche de la vérité que les gens ne se l'imaginent.

Du 10 au 19 octobre 1823, Goethe fait une lecture approfondie de Byron, qui lui inspire le personnage d'Euphion dans *Faust II*.

Charlotte à Edouard : « Femme, j'ai vieilli, alors que toi, homme, tu as conservé ton âge » (*Les Affinités*, I, 1).

« En dépit du nombre des années, Edouard avait encore quelque chose d'enfantin qui plaisait particulièrement à la jeunesse d'Odile. »

Edouard, voyant un mendiant auquel, la veille, il a fait la charité : « O toi, qui es digne d'envie, tu peux encore vivre de l'aumône d'hier, et moi, je ne peux plus vivre du bonheur d'hier ! »

C'est dans le grand lit, blotti entre Pascale et Marie-Elisabeth, que j'annote *Les Affinités électives*. Si, du ciel, Goethe me regarde, il doit avoir un sourire amusé, approbateur.

Nuit du dimanche 2 janvier au lundi 3 janvier 1983. Je suis entouré d'amour, et je devrais à chaque minute remercier les dieux de cette bénédiction. La couronne protectrice que forment mes jeunes amantes est un bonheur tel que peu d'hommes vivent.

La première femme qui m'ait aimé véritablement, c'est Tatiana ; mais depuis l'hiver 64-65 où débuta notre amour, je n'ai jamais cessé d'être protégé, adoré, par des adolescentes,

parfois des jeunes femmes (Dominique était mariée, Pauline avait vingt-sept ans, Manon est mariée), qui m'ont rendu, qui me rendent heureux ; anges gardiens qui me préservent du désespoir, de la folie, de tous les abîmes auxquels mon génie singulier me pousse à succomber.

Ces jeunes amantes ont été si nombreuses que si je me piquais d'en dresser impromptu la liste, sans consulter mes carnets noirs, j'oublierais de très nombreux noms. Ce qui importe, c'est que la chaîne ne se soit jamais interrompue, avec ses anneaux d'or et ses anneaux d'argent, mais la chaîne, toujours.

Il faudrait que je note les moindres détails de la journée d'hier, notre promenade sur le port, l'amour à trois l'après-midi, le départ du *Napoléon* (j'ai pensé très fort à Elisabeth), les pommes de terre du tsar que nous avons préparées et savourées, les contes de Perrault que nous nous sommes lus à haute voix, l'amour, la tendresse qui nous unissent, et cette nuit encore, où j'écris ces mots, les baisers et le sourire ineffable de Marie-Elisabeth, le lait chaud au miel que vient de préparer Pascale, ces bonheurs simples qui font la trame de ma vie.

J'écris une lettre très amoureuse à Elisabeth où je lui dis que durant ce séjour corse j'ai beaucoup pensé à elle, ce qui est la stricte vérité, en particulier lorsque je passe devant l'hôtel Fesch où, à Pâques, nous nous sommes passionnément aimés (chambre 63). Cette nuit, j'ai rêvé d'elle et de Mgr Antoine. Elle m'avait, par volonté de vengeance, trouvé un minable remplaçant avec qui, sous mes yeux, elle flirtait à bouche que veux-tu ; quant au métropolitain Antoine, il était aux prises avec des convertis dont Jean Tchékan, également présent, me disait du mal : « Toi, me déclarait-il, tu es un libertin, mais tu as une théologie orthodoxe. »

Marie-Elisabeth prépare du tarama. Je lui demande de se dépêcher, car je meurs de faim.

— Ce n'est pas possible d'être aussi impatient ! Mon petit Pussy Cat, il faut apprendre à vivre.

Elle ajoute :

— C'est avec vous que pour la première fois j'ai mangé du tarama.

Je réponds en riant :

— Ce n'est pas la seule chose que tu aies faite avec moi pour la première fois.

Cette allusion à son dépucelement quand elle avait seize ans la fait rougir. J'adore quand elle rougit. Elle détourne la conversation, me parle d'Elisabeth.

— Vous ne vous mettez jamais à la place des autres. Vous ne vous doutez pas de ce que j'éprouve à vous partager ainsi avec d'autres minettes. Je suis jalouse.

4 janvier. Cette nuit, après qu'elle m'a voluptueusement sucé, j'ai joui dans son joli petit cul.

— C'est drôlement fade, les oligo-éléments ! lance Pascale.

Marie-Elisabeth comprend :

— C'est drôlement fade, les œufs de goéland !

23 heures. Retour à Paris. Dîner avec Jacques Brousse, Michel Cyprien et Frédéric Rey. Celui-ci nous dit que, dans la langue des troubadours, « je me meurs » signifie « je jouis ».

Mercredi 5 janvier 1983. Hier, retour de Corse. Séparation mélancolique, Pascale et Marie-Elisabeth s'étant accoutumées, et moi aussi, à notre vie trinitaire, à notre appartement d'Ajaccio, à notre grand lit, à nos promenades le long de la mer, à nos expéditions au marché, à nos balthazars intimes.

Retrouvé sans joie mon placard froid, poudreux. Au courrier, des lettres d'amour, et aussi des demandes d'argent (de Thierry Lévy, entre autres). Parmi les lettres d'amour, celles d'Hadda, d'Agnès, de Brigitte, et surtout d'Elisabeth.

La nuit, long rêve qui se situe dans une église de Moscou,

qui est aussi une église de Londres. Mgr Antoine figurait dans ce rêve, et Francesca ; mais non Tatiana.

Jeudi 6 janvier. Hier après-midi, amour avec Elisabeth à qui j'avais téléphoné le matin. Elle est venue me chercher à La Table Ronde et nous sommes allés chez moi en taxi. Aussitôt au lit. Amour très passionné. Le soir, je retrouve Agnès. Dîner au Tourtour, puis chez moi où nous faisons l'amour quasi toute la nuit, et ce matin encore. Entre Elisabeth et Agnès, j'ai vu Marie-Elisabeth, mais nous n'avons pas baisé.

Vendredi 7. Hier, emmené Marie-Elisabeth et Pascale à Pétel pour l'office de Noël, *Soitchelnik*. Impression pénible. Le chœur bêlait comme un troupeau de chèvres corses, et nous étions entourés de vieillards cacochymes : l'agonie de l'émigration. Le père Alexandre, qui a quatre-vingt-six ans, et qui ne m'avait pas vu depuis plusieurs années, m'a aussitôt reconnu, appelé par mon prénom et béni, seul moment réconfortant de ce mélancolique revenez-y. Pétel, pour moi, c'est Mgr Antoine, Tatiana, le *kroujok* des années 60. Entre ces fantômes et moi, il existe un trop terrible contentieux. Hélas ! je ne puis oublier mon passé, un passé qui dans certains lieux tels que les églises orthodoxes de Paris m'empoisonne irrémédiablement le présent.

Vendredi soir. Ce matin, à Daru avec Elisabeth, puis nous déjeunons aux Camionneurs. De retour chez moi je pense que nous allons faire l'amour, mais tandis que je me lavais les dents à la salle de bains elle a fouillé le bureau et a lu un papier (notre menu de réveillon !) écrit en Corse par Marie-Elisabeth. Scène, pleurs, reproches, questions. « Jure-moi que Marie-Elisabeth n'était pas avec toi à Ajaccio. D'ailleurs, *je sais* qu'elle était avec toi », etc. Epuisant. Elle a pleuré et m'a interrogé de 3 heures à 5 h 30. Moi, j'ai fait l'huître. Lorsqu'elle est partie à la Sorbonne, je suis allé rejoindre Pascale et Marie-Elisabeth (qui dînent chez moi).

Ce matin, aux aurores, téléphone de Jean-Jacques Drou-



GABRIEL MATZNEFF

**Mes amours décomposés**

**Journal 1983-1984**

Je publie mon journal intime afin de délivrer mes héritiers de la tentation de le caviarder ou de le détruire. Si Dieu m'en donne le loisir, il paraîtra dans son intégralité de mon vivant. Je désire ne laisser aucun posthume.

*Mes amours décomposés* recouvre une période de mon existence particulièrement dissolue, donjuanesque : c'est le journal intime de ce qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle on appelait un mauvais sujet.

G. M.



9 782070 718023



Édition de la Bibliothèque

90-11 A-71802

ISBN 2-07-071802-6

98 FF tc